



*Par Gérard Hawkins*

## INTRODUCTION

Le 3 avril 1865, après un siège de près de dix mois, Petersburg tombe aux mains de l'Union. Comme Jules César en son temps, Ulysses Grant était venu, avait vu puis vaincu, mais à un coût humain proportionnellement plus élevé que celui de son adversaire. Ses pertes furent cependant compensées par un réservoir d'effectifs quasi inépuisable que nécessitait sa formidable machine de guerre. Grant avait aussi bénéficié de ressources sans pareil durant la guerre civile américaine, tant sur le plan matériel que logistique. La combinaison de ces atouts majeurs avait métamorphosé le siège de Petersburg en une sorte d'attrition permanente que le général Lee n'avait pu encaisser, faute d'effectifs, de vivres et d'équipements. La prise de Petersburg fut sans conteste l'une des plus grandes victoires de l'Union, mais plus important encore, ce succès retentissant avait entraîné la chute de la capitale de la Confédération et le sauve-qui-peut des lambeaux de la puissante armée de Virginie du Nord du général Lee.

## LA CHUTE DE RICHMOND, 3 AVRIL 1865

Un mois avant la capture de Petersburg par l'armée du général Grant, le président Jefferson Davis avait examiné avec Robert Lee la possibilité de quitter la capitale confédérée et avait même envoyé sa femme et sa famille en dehors de la ville. En dépit de ces précautions, il croyait toujours que son général en chef parviendrait à éviter le désastre. Le 1<sup>er</sup> avril, peu ou pas au courant de la situation à Petersburg, les habitants de Richmond continuent à vaquer à leurs occupations en ignorant leur destin imminent. Le correspondant du *Times* de Londres, écrit : *Dans l'après-midi du samedi 1<sup>er</sup> avril, Richmond qui connaissait depuis longtemps la tourmente de la guerre, avait l'apparence habituelle d'une ville sûre. Peu de gens étaient conscients que Sheridan,*

avec environ 6 000 à 8 000 cavaliers appuyés par le corps d'infanterie et d'artillerie de Warren, se battait sur le front droit du général Lee qui ne disposait que d'une poignée d'hommes, et que des événements de grande ampleur étaient probablement en train de se dérouler.<sup>1</sup> Il faisait sans nul doute allusion à la bataille de Five Forks.<sup>2</sup>

Le désespoir qui tenaille Lee à Petersburg est mis en évidence lorsqu'il télégraphie à Davis pour l'informer de la tournure des événements en lui recommandant d'effectuer les préparatifs nécessaires pour quitter Richmond le soir même. La rumeur d'un abandon de la ville se répand aussitôt comme une traînée de poudre ; pourtant, les Richmondois n'en sont pas officiellement informés. Ils contemplant néanmoins avec inquiétude les masses de documents et de billets de banque qui brûlent devant les bureaux ministériels et se demandent ce qui se passe. A 16 heures, le départ du gouvernement est finalement annoncé. *The Times* de Londres rapporte que *la scène qui suivit défia toute description. Au cours du long après-midi et durant la nuit fébrile, l'exode des fonctionnaires et des notables était ininterrompu ; ils fuyaient la ville non seulement à cheval, en chariot, en carriole ou en ambulance, mais également dans des barges fluviales, des skiffs, des barques et tout ce qui pouvait flotter.*<sup>3</sup>

Davis hésite cependant à quitter Richmond. Son train est prévu dans la matinée du lendemain. Il espère encore que Lee lui enverra la nouvelle d'un revirement de fortune et qu'il n'aurait pas à abandonner la ville. Le 2 avril, ne voyant rien venir, il se fraye un passage jusqu'à la gare en effervescence, puis à 11 heures, avec les membres du gouvernement, il monte dans le train qui doit les conduire à Danville. La bousculade effrénée des fuyards s'amplifie durant la journée et se poursuit pendant toute la nuit. Lorsque les derniers soldats confédérés ont franchi le fleuve James pour rattraper les troupes de Lee qui avaient fui de Petersburg en direction de l'ouest, ceux encore sur place croient naïvement qu'elles reviendront bientôt pour reprendre la ville aux Yankees. Cependant, le général Ewell, le commandant militaire de Richmond, donne l'ordre de détruire le pont enjambant le cours d'eau, ce qui anéantit leurs espoirs.

Malgré les efforts que déploient les quelques soldats et autres responsables de la capitale encore présents, le chaos s'amplifie. Voulant éviter le genre d'exactions que commirent les soldats fédéraux après avoir dévalisé les dépôts de whisky de Columbia en Caroline du Sud, le général Ewell ordonne la destruction de tous les stocks d'alcool de la ville. Les préposés à cette tâche ratissent alors les saloons et les entrepôts, cassent les bouteilles de spiritueux et déversent les fûts de bourbon dans les canalisations d'égout. L'odeur nauséabonde attire aussitôt des hordes de badauds échaudés qui lèchent le breuvage des trottoirs, en ramassent dans leur chapeau et leurs bottes et s'en gavent en en demandant davantage. Ainsi, ce sont les mesures prises pour empêcher le maraudage des soldats de l'Union qui déclenchent les déprédations que commettent les habitants de Richmond.

Ewell a également reçu l'ordre de détruire les réserves de tabac, de coton ainsi que les arsenaux, les entrepôts et les manufactures de la capitale avant que les Fédéraux ne s'en emparent. Il concentre les stocks de tabac dans des bâtiments qu'il pense pouvoir

<sup>1</sup> American Battlefield Trust: *Reaction to the fall of Richmond*.

<sup>2</sup> La bataille de Five Forks fut le dernier engagement d'envergure lors du siège de Petersburg, où les forces fédérales des généraux Philip Sheridan et de Gouverneur Warren écrasèrent la division confédérée du général George Pickett. En s'emparant du croisement routier de Five Forks, l'Union parvint à compléter son encerclement de Petersburg et à couper le Southside RR, la dernière voie de chemin de fer qui alimentait encore la ville. Cette victoire contraignit les restes de l'armée de Virginie du Nord de Lee à s'enfuir vers l'est dans l'espoir de rejoindre les forces de Joseph Johnston en Caroline du Nord.

<sup>3</sup> American Battlefield Trust: *Reaction to the fall of Richmond*.

incendier sans bouter le feu à la ville et demande malgré tout aux pompiers de demeurer sur le qui-vive pour empêcher une éventuelle propagation d'incendie. Son action s'avéra catastrophique car son feu de joie se transforma vite en conflagration.

Dans une cité souffrant de famine chronique, où les hauts fonctionnaires organisaient des bals de charité, Ewell pense ne pas avoir à détruire beaucoup de victuailles. Il a tort. *La révélation la plus révoltante*, écrit un témoin, fut la quantité de provisions, de chaussures et de vêtements accumulés par les spéculateurs qui planaient comme des vautours sur les lieux de la mort et de la désolation. Tirant avantage de leur argent et sans aucun patriotisme ni humanité, ils avaient, grâce à un blocus réussi, acheté toutes les provisions disponibles dans le but d'en obtenir un bénéfice futur, tandis que nos soldats, nos femmes et nos enfants étaient en haillons, pieds nus et affamés.<sup>4</sup> Lorsque la foule parvient à forcer les portes des entrepôts, elle se déchaîne à la vue des monticules de viandes fumées, de farine, de sucre et de café. Furibonde, elle s'accapare de tout ce qu'elle peut emporter puis s'en prend aux commerces voisins qu'elle dévalise systématiquement. Rien ne parvient à arrêter les pillards. L'anarchie est omniprésente.

Ewell tente l'impossible, mais il ne dispose que de maigres effectifs pour rétablir l'ordre. Entre-temps, les incendies font rage au point de devenir incontrôlables. Les braises des bâtiments en flammes, la destruction de documents et les torches utilisées par les vandales font que le feu se propage à travers la capitale. Le vent se lève subitement, entraînant aussitôt l'embrasement du quartier des affaires. Le correspondant du *Times* rapporte que lorsqu'il se dirigea vers la gare ferroviaire, il aperçut une épaisse colonne de fumée noire. L'amiral Raphael Semmes venait de bouter le feu à sa flottille pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'ennemi. Quelques instants plus tard, les arsenaux militaires et navals explosent. Le souffle qui s'en suit brise les fenêtres des maisons à trois kilomètres à la ronde, arrache les portes de leurs gonds et renverse même les pierres tombales de certains cimetières.

Le 3 avril, peu après l'aube, Joseph C. Mayo, le maire de Richmond, transmet le message suivant au commandant des forces de l'Union qui attend d'entrer dans la capitale : *L'armée du gouvernement confédéré ayant abandonné la ville de Richmond, je demande respectueusement que vous en preniez possession avec une force organisée, afin de maintenir l'ordre, de protéger les femmes, les enfants et les biens.*<sup>5</sup>

La cavalerie du XXV<sup>e</sup> corps du général Godfrey Weitzel de l'armée de la James pénètre finalement dans la ville après avoir traversé la James River sur un ponton construit par le génie militaire. Des officiers du 13<sup>th</sup> New York Artillery hissent aussitôt le drapeau des Etats-Unis sur le capitol confédéré. Le général Weitzel télégraphie alors au général Grant : *Nous avons pris Richmond ce matin à 8 heures 15. J'ai capturé de nombreux canons. L'ennemi s'est dérobé dans une panique extrême. La ville est en feu en deux endroits. Je fais le maximum pour éteindre les incendies. La population nous a accueillis avec des acclamations de joie.*<sup>6</sup> Weitzel ordonne immédiatement à ses troupes d'éteindre les brasiers. Les deux pompes à incendie de la ville fonctionnent encore ; elles sont suppléées par des chaînes humaines se passant des seaux d'eau. Les bâtiments fumants qui menacent de s'écrouler sont démolis pour créer des pare-feux. Cinq heures plus tard, le vent faiblit, rendant possible la maîtrise de la conflagration. On recense alors plus de 54 pâtés de maisons et d'entrepôts réduits en cendres.

Non loin de là, à City Point, Abraham Lincoln a été informé de la chute de

<sup>4</sup> American Battlefield Trust: *Reaction to the fall of Richmond*.

<sup>5</sup> Ibid.

<sup>6</sup> Korn J.: *Pursuit to Appomattox - The last battles*, p 17.

Richmond et à hâte de visiter l'ancienne capitale confédérée. Le 4 avril, l'amiral David Porter organise pour lui et son fils Tad une tournée de la ville. Lincoln prend place à bord de l'USS *Malvern*, le navire amiral de Porter. Des obstructions dans la rivière James retardent la progression du bâtiment qui est contraint de débarquer ses passagers à trois kilomètres de Capitol Square, le cœur de Richmond.

A la vue du président de l'Union, des centaines de curieux désabusés se bousculent aux fenêtres des maisons pour regarder le spectacle tandis que des milliers d'autres s'agglutinent en silence le long du parcours présidentiel. Ailleurs se forme une foule d'enthousiastes pro-nordistes et d'esclaves récemment affranchis pour applaudir le grand homme qui les a délivrés. Tout en exprimant leur joie en criant et en chantant, certains tentent de le toucher et même d'embrasser ses bottes. Les marins du *Malvern* forment la garde rapprochée des dignitaires. Cependant, Porter est inquiet. Le Président peut être submergé par la foule ou un assassin pourrait s'approcher de lui sans être détecté. Baïonnette au canon, ses hommes dégagent aussitôt le passage jusqu'à l'arrivée d'une unité de cavalerie qui escorte les visiteurs vers la Maison-Blanche de la Confédération, l'ancienne demeure du président Davis.

Peu après, Lincoln entreprend une visite guidée de l'ex-capitale confédérée encore fumante. Godfrey Weitzel les accompagne de même qu'un important détachement de cavalerie. Il se rend d'abord à la prison de Libby puis à celle de Castle Thunder, deux prisons militaires où ses soldats avaient souffert, puis à Camp Lee où les troupes de couleur de Weitzel avaient installé leur bivouac. Il termine son périple par la tournée du quartier des affaires dont les cendres sont encore tièdes. En fin d'après-midi, le Président rembarque sur le *Malvern* pour rejoindre le général Grant à City Point.

## EPILOGUE

La nouvelle de la chute de Richmond se répand comme une traînée de poudre à travers le pays. A midi, alors que Lincoln parcourt la ville, toutes les garnisons militaires, arsenaux et bases navales du pays tirent cent coups de canon pour célébrer l'événement. Le dimanche suivant, 9 avril, sonne le glas pour la redoutable armée de Virginie du Nord, désormais réduite à quelque 25 000 hommes affamés et déguenillés. Afin d'éviter un bain de sang inutile, le général Robert Lee se rend au général Grant à Appomattox Court House, une bourgade de Virginie située à 160 kilomètres à l'ouest de Petersburg. Cette reddition anéantit cependant toute espérance de rejoindre l'armée du général Johnston en Caroline du Nord. Dans son for intérieur, Lee avait parié que la confédération sudiste pourrait survivre à la chute de sa capitale, mais lorsqu'il apprend que le 26 avril, Johnston s'est rendu au général Sherman, son rêve se fracasse à tout jamais. Au début du mois de juin 1865, l'ensemble des forces confédérées encore en activité a capitulé. La lutte meurtrière entre frères américains est désormais terminée.

## BIBLIOGRAPHIE

- American Battlefield Trust: *Reaction to the fall of Richmond*, Internet.
- Davis W.: *Death in the trenches - Grant at Petersburg*, Time-Life Books, Alexandria, 1986.
- Korn J.: *Pursuit to Appomattox - The last battles*, Time-Life Books, Alexandria, 1987.
- Long E.B.: *The Civil War Day by Day*, Da Capo Press, New York, 1971.
- Lykes R.W.: *Campaign for Petersburg*, National Park Service, Washington D.C., 1970.
- McPherson J.M.: *The Illustrated Battle Cry of Freedom*, Oxford University Press, 2003.
- Sommers R.: *Petersburg besieged in The Image of War 1861-1865*, Vol. VI, Doubleday, NY, 1983.